

TEXTE ET PHOTOS MARIE HAZAN

FAIRE ARGILE

DES POTIÈRES ENGAGÉES

Plus de céramique, moins de plastique : c'est le credo de Faire Argile, un collectif de six potières installées dans différentes régions de France. Pour elles, l'argile est une "M.A.D", une "Matière à Défendre". Et la terre est considérée comme un objet de lutte, sorte d'arme brandie face aux armées de plastique. Rencontre.

« **À** la Terre, citoyens ! », « Objet de lutte »... Dans les ateliers du collectif Faire Argile, les slogans ne manquent pas. Nous sommes dans celui de Marianne Frisch, à Brétigny-sur-Orge. Celle-ci a accepté de nous ouvrir les portes de l'atelier qu'elle partage avec Graziella Guiot, dans lequel elles accueillent parfois Carole Minary et Cynthia Vincent. Ces quatre potières font partie des six membres du collectif Faire Argile. Sur la table, le café est servi. On le boit dans des gobelets en argile, récupérés directement sur des étagères où ils sont rangés à côté de cocottes en grès, de pots à lactofermentation et de galets à mettre dans les pots "Le Parfait". Loin des produits purement décoratifs qui se multiplient dans les boutiques en ligne, les potières se sont accordées sur des objets de la vie quotidienne, « simples et au service de la société ». Elles parlent d'objets « de lutte et de sens ». Autrement dit : utiles et le moins énergivores possible, que ce soit dans leur fabrication ou leur usage quotidien. À titre d'exemple, les pots à lactofermentation permettent de conserver des aliments sans recourir à un congélateur ou un réfrigérateur. Les gobelets d'argile, eux, concurrencent sans mal les écocupes en plastique, faussement écologiques, et la cocotte, en conservant la chaleur, permet de réduire la consommation de gaz ou d'électricité. Outre les éléments de cuisine, les potières réfléchissent aussi à concevoir des

systèmes d'irrigation. Le fil rouge est donc clair : prioriser ce qui participe à réduire le plastique dans les sols, mais aussi celui qui sert nos quotidiens.

REPRENDRE SOIN DE SES AFFAIRES

Pour fuir la surproduction ou le superflu, les potières refusent de faire des éléments qui existent déjà ailleurs. C'est pour cela que, dans l'espace vente de leur site internet, la page du beurrier à eau redirige le client vers d'autres artisans, déjà efficaces dans leurs réalisations. « On ne cherche pas à faire du commerce, on cherche à rendre toute sa place à la terre », argumente Marianne Frisch. Dans la même logique, le collectif souhaiterait proposer des ateliers dans les festivals ou les écoles, où participants et élèves fabriqueraient eux-mêmes leur gobelet de terre. Ici aussi, l'objectif n'est pas commercial : les potières aimeraient participer à éradiquer les écocupes et sensibiliser les plus jeunes à la terre, tout en les informant sur les pollutions liées à l'industrie du verre ou du plastique. « On nous répond souvent que la terre, ça se casse », se désole la doyenne du collectif, Marianne Frisch. « Oui, ça se casse, mais il faut juste être un peu plus précautionneux. On a perdu le soin et l'attention. Il faut se forcer à retrouver ça aussi. La terre, c'est plus cher, mais ça nous aide à reprendre soin de nos affaires. » Entre deux gorgées de café dans une tasse de sa création, Carole Minary s'inquiète. « Aujourd'hui, c'est



“Si un jour on se rend enfin compte qu'il faut arrêter le plastique et réduire le verre, on aura encore la terre.”

CAROLE MINARY, POTIÈRE DU COLLECTIF FAIRE ARGILE

très difficile pour les petits potiers car les réglementations sont de plus en plus pensées pour l'industrie. Le problème de notre secteur est qu'il valorise toujours l'industrie, au détriment de l'artisanat. Prenons l'exemple des normes européennes : pour pouvoir vendre un produit en terre cuite, il faut que les potiers répondent à tout un tas de règles. Certes, il faut un encadrement. Mais pour pouvoir répondre à ces nouvelles normes, le petit artisan va devoir payer des batteries de tests pour chaque argile, chaque cuisson et chaque forme. À la fin, ça lui coûte beaucoup d'argent, alors que pour les grandes industries qui produisent en masse, c'est une goutte d'eau dans la mare. C'est malheureux. En favorisant l'industrie, on favorise la surproduction, l'uniformité, et on n'aide pas l'artisanat. » Dans l'atelier, entre les étagères de vaisselle en terre, trône un élément invisible mais loin d'être imperceptible : une volonté de lutte, de résistance et de

défense de l'artisanat dans sa forme la plus simple et primaire. Malgré la réalité des taxes, les militantes – ou “mili-terres” – du collectif ne cèdent pas à l'industrie : elles n'utilisent aucune terre prête à l'emploi, telle que vendue dans la grande distribution. « On essaie de réduire un maximum nos produits », explique Carole Minary. « On n'utilise pas quinze terres différentes. On travaille la terre de la carrière de Bolon, préparée à la poterie de la communauté de Taizé, en Saône-et-Loire. Nos engobes [les revêtements appliqués sur la terre pour changer sa couleur, ndr] sont constitués d'un mélange de terre et de résidu de cendre que l'on récupère dans la cheminée des voisins. »

Comme les terres ont toutes des propriétés différentes, ici, pour trouver les bons équilibres, les bonnes formules et les bons temps de cuisson, on teste, on essaie, on se trompe, on cherche ensemble et on recommence,

Le collectif est constitué de six potières. Ici, quatre d'entre elles (de gauche à droite, Marianne Frisch, Cynthia Vincent, Graziella Guiot et Carole Minary) réalisent des galets à mettre dans des pots à lactofermentation.